

Aux Invalides

(Poésie inédite par W. Chapman)

A M. JEAN LIONNET, lauréat de l'Académie Française

I would rather have been a French peasant
and worn wooden shoes..... I would rather
have been that man and gone down to the
tongueless silence of the dreamless dust, than
to have been that imperial impersonation of
force and murder, known as Napoleon the
Great. INGERSOLL.

Naguère, voyageur enivré de Paris,
Ebloui de l'éclat de ses frontons splendides
Et du rayonnement de ses vastes esprits,
Je suis allé passer un jour aux Invalides.

J'ai longtemps contemplé les vieux canons rangés
Autour de ce palais beau comme la victoire;
J'ai longtemps contemplé les drapeaux étrangers
Suspendus aux lambris du temple de la gloire.

J'ai palpé les habits de combat d'anciens preux
Qui surent éclipser les grands guerriers d'Athènes,
Et je me suis penché sur le cercueil pompeux
Où dort le plus fameux de tous les capitaines.

Et, pendant que, rêveur, tout frémissant d'émoi,
Je fixais cette tombe étrange et solennelle,
Tout un passé lointain se dressa devant moi,
Le grand Napoléon passa sous ma prunelle.

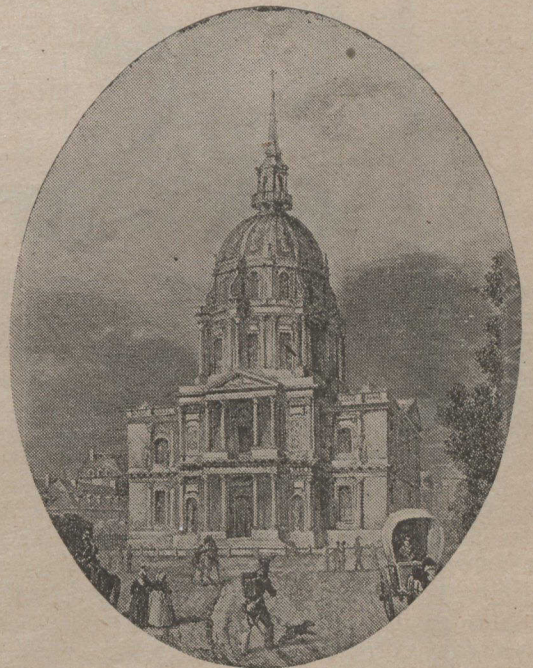
Il m'apparut devant Toulon, jeune et hardi,
Commençant des combats dont l'écho vibre encore;
Il m'apparut au pont d'Arcole, après Lodi,
Agitant dans sa main le drapeau tricolore.

Sous mes yeux il saisit le sceptre impérial,
Il sonna de l'Europe aux fers la délivrance,
Et mêla, traversant les monts comme Annibal,
Aux aigles des rochers les aigles de la France.

Partout il m'apparut plein d'un sublime élan
Et tranchant tout du fil de sa terrible épée.
Sous mes yeux il vainquit à Wagram, à Milan,
A Marengo, — "plus grand que César et Pompée."



M. JEAN LIONNET



LES INVALIDES

Sous mes yeux Austerlitz, Friedland, Iéna,
S'inclinèrent devant ses soldats intrépides.
Sous mes yeux aveuglés son glaive rayonna
Du front des Apennins au pied des Pyramides.

Je le vis en Russie assailli par le Nord
Déroulant son linceul de neige sur son astre;
Je le vis à Leipsick, accablé par le sort,
Tout courbé sous l'horreur du plus navrant désastre.

Je le vis prisonnier, je le vis s'évader
D'une île, se jeter dans les bras de la France,
Remonter sur un trône et vouloir le garder
Par la seule vigueur de son génie immense.

Je le vis sur le champ fatal de Waterloo,
Vaincu par Wellington et battant en retraite.
Je vis l'audacieux et fier vainqueur d'Eylau
Pour la deuxième fois broyé par la défaite.

Je vis captif encor ce sublime tyran,
Qui semblait avoir clos son âme à toute extase;
Je le vis sur un noir rocher de l'Océan,
Semblable à Prométhée au sommet du Caucase.

J'entendis soupirer la grande nation;
J'entendis les sanglots d'orphelins et de veuves
Qu'il avait immolés à son ambition;
J'entendis pleurer champs, forêts, ruisseaux et fleuves.

J'entendis murmurer, ô murmure navrant!
La femme de César, l'auguste délaissée,
La seule qui jamais chérit le conquérant,
Et que d'un bras de fer il avait repoussée.

J'entendis sangloter un pontife ployé
Sous le fardeau des ans et sous le poids des chaînes...
J'entendis choir le corps du Bourbon foudroyé
Dans la sinistre nuit des fossés de Vincennes.

Et j'ai dit, en sortant du grand temple doré:
— J'aimerais cent fois mieux être un obscur poète,
N'ayant pour tout trésor que son luth inspiré,
Et ne sachant parfois où reposer sa tête;

J'aimerais cent fois mieux être ce barde errant,
Que d'avoir incarné le meurtre avec la force,
Que d'avoir triomphé comme l'a fait ce Corse,
Qui devait se nommer Napoléon le Grand! —

W. CHAPMAN.